Jean-Pierre Georget

Le Roi, le laboureur et le joli jupon !



# Le roi, le laboureur et le joli jupon

Ce jour-là, sa Majesté Anatole Premier promène sa mauvaise humeur chronique dans les couloirs de son palais tout confort. Quelques dévoués serviteurs évitent de justesse ses redoutables coups de canne. Un ministre en surcharge pondérale le suit docilement, en transpirant ses excès alimentaires de la veille. Tout va mal évidemment et le royaume de Mayennie-Centrale est en faillite, comme aime à le répéter son grand argentier sourcilleux, François Fuillon. La faute à ce peuple paresseux qui ne pense qu’à festoyer au lieu de trimer, échine courbée, pour nourrir la noblesse scintillante et dépensière du pays. La faute à ces deux syndicalistes, Philippe Martinet et Laurent Chevrier, des semeurs de troubles qui plombent la productivité des entreprises agricoles. La faute aussi à ces maudits laboureurs qui ne respectent pas les normes royales de profondeurs des sillons. Et que dire de ces gens mécaniques, osant revendiquer la semaine des soixante-douze heures, dans les manufactures d’état ?

« De la rigueur, nous voulons de la rigueur ! », hurle le monarque au visage plus rouge qu’un vin de Chinon.

Un coup de canne rageur brise un vase rempli de haricots secs de Soissons.

\*

\* \*

La famille Martichou avale sa maigre soupe du matin avec pain noir et sel de contrebande. Les deux fils lapent en cadence leur frugale pitance, soupirant déjà en pensant à la pénible journée de labeur à venir. Evidemment, ces deux robustes gaillards préfèrent rire et boire du cidre aigre le dimanche après la messe. Baptiste, l’ainé, travaille à la filature de la ville et Jean à la petite ferme familiale. Des vies pénibles et sans espoir à vous donner des envies de révolution avec décapitations à la chaîne.

* Jean, bougonne le père, aujourd’hui, tu vas labourer le champ près du sentier des Amoureux. Applique-toi et surtout respecte les normes, si tu ne veux pas goûter à la bastonnade. On dit qu’Anatole est teigneux en ce moment.
* Vous pouvez me faire confiance père, pas de souci, promet le jeune homme en pianotant machinalement sur un clavier imaginaire.

Il aimerait tant être musicien. Jouer du clavecin devant les élégances déguisées, une envie de gosse. Il essaie bien de composer des mélodies en frappant sur un vieux tube rouillé, mais l’effet est assez décevant. Pourtant, dans sa tête d’éternel distrait, les succès des ménestrels tournent en boucle avec frénésie. Il se surprend parfois à danser en labourant.

Fanchon, la fille du meunier, traine ses sabots sur le sentier des amoureux, la démarche volontaire. D’un geste de la main, elle salue le jeune laboureur. Il est si beau, si attirant mais hélas, si timide.

* Bien le bonjour, Jean !

Il se retourne surpris :

* Bien le bonjour, Fanchon !

Elle est si belle, si attirante, mais hélas, si timide, se ditil un rien attristé.

Soudain, une idée folle lui traverse l’esprit. A l’aide de son aiguillon, il fait pivoter Edouard et Emmanuel, les deux fidèles bovins qui tirent la charrue avec une grande conscience professionnelle. Puis il creuse un long et profond sillon en forme de cœur.

* Tu es complètement fou !
* C’est parce que je t’aime, Fanchon !
* Moi aussi, je t’aime, espèce d’idiot !

Lâchant la charrue, il pose un chaste baiser sur les lèvres humides de sa bien-aimée.

* Tu peux faire mieux ?

Alors, habité d’une fougue incontrôlable, il renouvelle l’expérience avec une force et une énergie qu’il ne se connaissait pas. L’arrivée d’une petite troupe de cavaliers interrompt l’échange à caractère érotique.

* Je te laisse mon amour, on vient !
* A bientôt douce Fanchon ! Nous reprendrons cette conversation dans un coin plus tranquille, loin des regards envieux.

Comme chaque jour, dès potron-minet, le Roi Anatole Premier en compagnie de la Reine Anémie, s’offre une tournée d’inspection du domaine royal. Serfs et vilains s’affairent à la tâche, craignant les colères redoutables du monarque. En effet, il ne pardonne aucune faiblesse et exige une qualité de travail irréprochable. A la moindre fantaisie, à la moindre incartade, les pauvres paysans risquent au minimum, une sévère bastonnade. Alors, quand il aperçoit au milieu d’une prairie un sillon tracé en forme de cœur, son sang bleu bout à gros bouillons. A deux doigts de la crise d’apoplexie, il éructe en s’adressant à Jean sans tête, tétanisé par la peur :

* C’est toi maraud, l’auteur de cet acte criminel ?

Jean baisse la tête et s’agenouille devant son suzerain en balbutiant :

* Oui, c’est moi votre Majesté et je vous en demande bien humblement le pardon.
* Pas de pardon pour un tel affront ! Que l’on pende sur le champ ce galapian à la plus haute branche d’un chêne ! ordonne l’homme couronné. Il servira de nourriture aux corbeaux !

Et déjà deux soldats de sa garde rapprochée s’emparent du pauvre garçon qui se retrouve très vite la corde au cou, au pied d’un arbre centenaire. Ils s’apprêtent à exécuter la sentence fatale quand, dans un style très tragédie de l’époque, Anémie supplie :

* Mon doux Sire au cœur si bon et généreux, pardonnez à ce jeune étourdi son geste fou ! N’avons-nous point besoin de bras musclés pour servir notre Royaume ?
* Oui ma Reine, mais nous n’avons que faire de cet outrecuidant qui sabote sans vergogne sa tâche de laboureur. Mais pour vous complaire, gente dame, je lui accorde la grâce…
* Oh merci mon Roi tout puissant !
* Je lui accorde la grâce d’une journée. Il sera pendu demain devant le palais royal, sur la place où tout est tranquille. Mais parlons d’autre chose…

Chez les Martichou, la nouvelle de la condamnation de leur fils bouleverse la mère et remplit de honte le père. Un déshonneur qui ternira à jamais l’image de la famille.

* Cesse de pleurer, femme émotive, je m’en vais au palais demander le pardon pour notre grand niquedouille de Jean sans tête.

Dans sa geôle au confort très spartiate, avec moquette en paille humide et cruche d’eau croupie, le laboureur fantaisiste attend son exécution. Triste destin que de mourir à vingt ans pour une déclaration d’amour. Pauvre Fanchon devenue veuve avant de se marier. Un grincement de serrure le sort de ses méditations pathétiques. Son vieux père, large sourire aux lèvres le prend dans ses bras.

* Ah mon fils, je suis heureux ! Tu ne seras pas pendu ! – Ah mon père, mille mercis, mille mercis !
* Le Roi dans sa grande bonté, a décidé de t’accorder un immense privilège !
* Qu’il en soit béni pour des siècles et des siècles !
* Amen ! Donc, comme les nobles de haute lignée, tu auras l’honneur d’être décapité à la hache. On peut dire que tu es gâté, non ? Je t’ai apporté ton habit du dimanche pour la cérémonie. Il faut être présentable et digne, mon fils ! Pour toi, une occasion pareille de briller en public ne se représentera plus !
* Décapiter, mais c’est épouvantable ! Mon Dieu, aidez-moi ! J’ai vingt ans et je ne veux pas mourir !
* Ah quel ingrat tu es ! Je me jette aux pieds du Roi pour obtenir ta grâce et monsieur pinaille, pleurniche comme sotte caillette ! Pense un peu à ta mère ! Avoir un enfant traité comme un noble, c’est une fierté qui lui fait oublier son chagrin.
* Je préfère qu’on me pende pour rester entier !
* Ah maudit sois-tu ! Je me demande ce qui me retient de te déshériter ?
* Au point où j’en suis…

La menue monnaie glisse dans la main du geôlier au visage rougeaud.

* Une heure, pas une minute de plus !

Allongé sur une couche rustique, Jean récite machinalement quelques prières pour essayer de ne plus penser. Demain il dormira pour toujours, il faut bien l’accepter. Un coup de hache net et précis justifiera son surnom ridicule. Il sourit : la destinée est parfois sarcastique. La porte s’ouvre à nouveau. Il croit rêver en voyant apparaître Fanchon.

* Viens mon amoureux, embrasse-moi !
* Fanchon, comment…
* Tais-toi, nous n’avons pas de temps à perdre.

Embrasse-moi, idiot !

Ils s’allongent sur la couche inconfortable.

* Faisons l’amour avant de nous dire adieu, mon amoureux !

Ils s’aiment, certes dans la laideur d’un cachot, mais ce cachot est le plus beau palais du monde pour ces deux êtres qui s’unissent avec une infinie douceur. La serrure met fin à ce petit bonheur si fragile.

Il n’y a que les poètes pour retenir la nuit car déjà le soleil menace à l’horizon.

Baptiste Martichou, s’enflamme :

* Il faut marcher sur le palais et délivrer mon frère, les amis ! J’ai besoin de vous, camarades de la Mayennie centrale insoumise. Nous devons renverser ce despote sanguinaire ! A vos fourches et qu’un sang bleu abreuve nos sillons en forme de cœur !

Jean-Luc le ronchon applaudit avec enthousiasme l’intervention de ce jeune révolutionnaire. Enfin, on bouge dans le pays et le pouvoir est menacé. Gens mécaniques, serfs, vilains, armés de bâtons et de fourches, manifestent toute la nuit leur colère. La troupe hésite à charger, craignant un embrasement fatal pour la royauté. Sur la place où tout semblait tranquille auparavant, l’échafaud est démoli à coup de hache prêtée gentiment par un bourreau repenti. Un feu de joie fait disparaître à titre définitif le macabre monument. Comme pour exprimer sa solidarité aux émeutiers, le soleil daigne se lever pour inonder de lumière l’obscurantisme d’état.

Dans son somptueux palais, le monarque tremble sur son trône vacillant. A sa droite, un conseiller lui rend compte des évènements de la nuit.

* C’est donc une révolte ? demande le roi.
* Non, Votre Majesté, c’est une révolution !
* Mais l’état c’est moi ! Comment ces séditieux osent-ils remettre en cause la légitimité de mon pouvoir ?
* Il faut négocier, Majesté ! En convoquant les partenaires sociaux, on évitera peut-être un bain de sang.
* Je vais y réfléchir, monsieur le conseiller.

Le Roi marche de long en large comme le fera bien plus tard, un Napoléon hyperactif.

* Qu’on aille quérir en son logis madame Irma ! hurle-t-il soudainement.

Etre la voyante officielle du royaume, madame Irma en est très fière. Elle aime se pavaner devant les petits coquelets de basse-cour, poudrés comme des bagasses sans aucune moralité. Malgré un âge avancé comme un fromage laissé trop longtemps au soleil, elle est à la fois admirée et crainte. Il faut dire que la faveur du Roi lui apporte un pouvoir de nuisance qu’elle utilise souvent pour humilier les coquardeaux qui parasitent l’entourage de Sa Majesté. Mais sa notoriété suscite des jalousies. La terrible Sainte Inquisition, sur dénonciation du curé du village, a louché d’un œil démoniaque sur son cas. Elle aurait bien aimé traîner sur le grand barbecue cette sorcière qui devine aussi bien l’avenir que le passé. Mais quand on est protégé par un monarque aussi puissant qu’Anatole Premier, on bénéficie forcément d’une immunité à toute épreuve. Alors pour sauver sa face sacrée, le grand inquisiteur a fini par ordonner l’arrestation du curé pour dénonciation calomnieuse. Celui-ci a avoué spontanément faire commerce avec le diable, après avoir subi quelques amicales pressions, type estrapade, brodequin et autres réjouissances tant affectionnées par les respectables disciples du Marquis de Sade. Quand on a fait rôtir le brave ecclésiastique, Irma s’est installée au premier rang, applaudissant avec ferveur les virtuosités du bourreau pour maintenir en vie le plus longtemps possible le malheureux condamné.

Aujourd’hui, le palais est en effervescence et tout un petit monde s’agite en courant dans tous les sens. Quand le peuple gronde, l’élite prend peur. Des mallettes se remplissent de pièces d’or, invitant à un exil doré leurs propriétaires terrifiés comme des chenapans pris la main dans le sac. Les ministres et conseillers les plus dévoués négocient déjà discrètement leurs offres de service aux révolutionnaires. Il faut bien assurer ses arrières, comme on dit en politique. Irma peine à se frayer un passage au milieu de cette pagaille. Enfin elle finit par atteindre péniblement la prestigieuse salle du trône et s’agenouille devant le Roi avec une déférence appuyée.

* Irma, je veux connaître mon avenir !
* Pas de souci, Majesté, j’ai apporté le matériel adéquat, c’est juste une question de temps et de concentration.

Avec une dextérité très professionnelle, Madame Irma sort de sa besace en toile de jute une bouteille de cidre aigre. Elle remplit au trois quarts une coupe en cristal. Puis, ses deux mains crochues sur le front, elle entre en transe. Lire l’avenir dans les bulles de cidre bouché, c’est une exclusivité Madame Irma ! Chaque bulle est une page d’histoire à venir. Une forme de retour vers un futur riche d’enseignement.

* Malgré l’humeur maussade de la populace, je vois dans les bulles votre maintien au pouvoir.
* Ah, bonne nouvelle !
* Mais, il vous faudra faire quelques concessions !
* Nous verrons, nous verrons…
* Il en va de votre survie, Majesté. Une tête couronnée peut tomber aussi facilement que celle d’un laboureur étourdi.
* Me décapiter, moi, le Roi ?
* Il y a un précédent dans un avenir lointain, je l’observe dans les bulles !
* Un précédent dans un avenir lointain, jolie formule madame Irma.
* Si la formule est jolie, la destinée de ce monarque est bien triste. Il est mort devant son peuple, coupé en deux par une machine diabolique, cela n’a rien de réjouissant.
* Une machine à trancher les têtes ? Décidemment, la modernité m’étonnera toujours.

Le Roi se masse la nuque et ordonne :

* Monsieur le conseiller, faites venir les partenaires sociaux !

Philippe Martinet du syndicat « Céjeté » et Laurent Chevrier du syndicat « Savapété » pénètrent à leur tour avec une certaine appréhension dans la salle du trône. Une inquiétude justifiée car en cas d’échec des négociations, c’est la corde pour les délégués avec suspension des mandatés à la plus haute branche d’un chêne de leur choix. A l’invitation du Roi, ils s’assoient sur deux petites escabelles, ce qui permet à Sa Majesté de les dominer de sa hauteur de vue. En tant qu’historienne de l’avenir, madame Irma est autorisé, par décret royal, à participer au débat ainsi qu’un conseiller spécial.

* Camarade Majesté, commence Martinet, je vous apporte le cahier de doléances du peuple de MayennieCentrale. Vous y trouverez des revendications classiques comme la semaine des soixante-douze heures et l’abolition immédiate des corvées non rémunérées.
* Puis-je intervenir Majesté ?
* Je vous en prie, madame Irma, intervenez, intervenez !
* La plus lointaine de mes prévisions nageant dans les bulles de cidre aigre m’apprend qu’un certain Jospin, avec la complicité d’une certaine Aubry, fera voter dans la fin des années mille neuf cent quatre-vingt-dix, la loi des trentecinq heures !
* Ah non, s’énerve Anatole, trente-cinq heures, c’est la ruine programmée du royaume ! Bon, nous validons les soixante-douze heures ! Quant aux corvées, elles seront payées en nature, pain, beurre, saucisson.
* Monsieur le roi de Mayennie-Centrale, continue Chevrier, voici un projet de constitution élaboré en collaboration avec Jean-Luc Le Ronchon, président de la Mayennie-Centrale insoumise.
* Nous ne négocions pas avec ce terroriste insolent et vaniteux comme paon devant sa paonne ! s’emporte le tyran.
* Ronchon mobilise les foules. D’un trait de plume ou d’un discours lyrique il peut vous envoyer dépérir dans vos propres geôles…, répond hargneusement Philippe.
* … ou vous faire perdre la tête à l’aide d’une machine qui reste à inventer, ajoute perfidement la sorcière.

Anatole comprend vite qu’il doit capituler en rase campagne. La subversion gagne du terrain et un échafaud est vite reconstruit. Il signe tout ce qu’on exige de lui, indifférent aux manifestations muettes de son conseiller.

* Et le jeune Martichou, sera-t-il gracié ? s’inquiète Chevrier.

Le Roi, soudainement redevenu le digne monarque absolu :

* Ah non, il aura la tête tranchée, à la hache évidemment et non pas avec une machine infernale !

Les deux compères jugent plus prudents de ne pas le contrarier. Que pèse la vie d’un jeune laboureur face aux enjeux politiques ?

Dans sa geôle, Jean bientôt sans tête se morfond. La serrure grince et le geôlier accompagné d’un curé, de gardes royaux et du défenseur des droits entre dans la cellule.

* Debout mon garçon, lui chuchote le curé, le bon Dieu t’attend là-haut.
* Je ne suis pas pressé, j’ai vingt ans.
* Le bourreau s’impatiente, dit le geôlier. Avec tous ces évènements, il est à la bourre.

Le condamné se lève et marche en silence comme un désespéré. On a bricolé en catastrophe un échafaud. La hache, le billot, un homme cagoulé et puis tous ces gens autour de lui. Le Roi, la Reine Anémie, son père, sa mère, son frère, Fanchon ! Ah Fanchon ! Il grimpe l’escalier en bois, fais un petit signe de la main à son amoureuse, un autre à sa famille puis pose docilement sa tête d’étourdi sur le billot de chêne. Le silence lui glace le corps tout entier. C’est sans doute cela la mort, une forte froidure pour l’éternité.

Comme tous les grands tragédiens, Jean-Luc Le Ronchon laisse au bourreau un peu de temps pour lever sa hache avant d’intervenir avec panache :

* Un instant monsieur le bourreau, hurle-il en grimpant les marches de l’échafaud quatre à quatre. Je réclame pour mon client, Jean-Martichou, le jugement de Dieu !
* Arrêtez cet homme ! rugit le Roi fort courroucé.

Alors, le respectable défenseur des droits demande la parole :

* Le condamné peut bénéficier du jugement de Dieu, c’est dans la nouvelle constitution.

Baptiste Martichou sourit. Le plan de Jean-Luc le Ronchon est génial. Tout est prêt, y’a plus qu’à, comme on dit ! Il regarde d’un œil amusé Emmanuel et Edouard, les deux bovins, qui attendent leur entrée en scène finale.

* Majesté, s’exclame le chef de la Mayennie-Centrale insoumise, mon client vous défie de tracer un sillon aussi rectiligne que l’horizon ! Si vous réussissez ce prodige, il offrira sa tête au bourreau. Si vous échouez, le jeune laboureur déclaré innocent par Dieu lui-même, sera indemnisé de façon substantielle pour préjudice moral !
* Je relève le défi, répond le Roi en se levant.

Il est confiant le tyran sanguinaire, il s’entraine régulièrement pour imposer des procédures de plus en plus contraignantes aux paysans. Certains affirment qu’il est le meilleur laboureur du royaume. Et dans la foule, moult spectateurs se disent que le gamin est perdu et pleurent déjà cette injustice.

* Tu ne perds rien pour attendre, Jean sans tête ! Bourreau, tu peux aiguiser ta hache ! s’époumone le Roi.

Ils semblent bien excités les deux bovins. Sans doute sont-ils impressionnés par l’auguste personne qui guide la charrue. Malgré sa grande expérience, le Roi peine à maintenir rectiligne le sillon. Soudain les deux bêtes s’affolent et une sorte de couronne aplatie se dessine dans la verte prairie, sous le regard ébahi du public. Alors moqueries et insultes fusent. Certains crient même : à mort ! A l’échafaud ! Coupez-lui la tête ! Le Roi humilié et rouge de honte se réfugie dans son château en évitant comme il peut jets de pierres et crachats. La monarchie menace de s’écrouler comme une pyramide de cartes à jouer. Jean qui possède toujours sa tête est porté en triomphe et acclamé par le bon peuple, soulagé. Fanchon se jette dans les bras de son aimé et l’embrasse sans pudeur devant sa famille.

* J’veux qu’on rit, j’veux qu’on danse, j’veux qu’on s’amuse comme des fous ! chante Jean-Luc le Ronchon.

La joie de vivre s’affiche sur tous les visages et le cidre coule à flot.

* Braves bêtes, murmure Jean en caressant les bœufs, ils m’ont sauvé la vie. Eux d’habitude si dociles, comment ont-ils pu se gausser ainsi du Roi en le faisant tourner en bourrique ?

Baptiste éclate de rire :

* J’ai un petit secret à te confier mon frère, on leur a donné plusieurs seaux de cidre à boire. Ils sont saouls comme des mayennais en fête.

\*

\* \*

* Elle est fort belle cette mélodie, ma Reine, comment s’appelle ce musicien ?
* Il s’appelle Jean Martichou, mon Roi.
* Ah oui, il me revient en mémoire ce jeune laboureur qui m’a fait perdre quasiment tous mes pouvoirs. Il a du talent ! Finalement, j’ai bien fait de lui laisser la tête sur les épaules. Et puis la monarchie constitutionnelle a de bons côtés. Comme je n’exerce qu’un pouvoir de représentation, je suis redevenu populaire. L’inactivité politique renvoie une image bienveillante au peuple, c’est de notoriété publique !
* Tu es un merveilleux musicien mon amoureux et tes mélodies se retiennent si aisément. Bravo !
* Encore en train de mignonner ta tourterelle ! plaisante Jean-Luc. Ah l’amour !

Jean serre chaleureusement la main du chef de la Mayennie-Centrale insoumise.

* Merci encore monsieur le Ronchon, ce bonheur, c’est à vous qu’on le doit !
* Bah, un clavecin d’occasion pour indemniser un si cruel préjudice moral, c’est peu cher payé.

*Jean-Pierre Georget, décembre 2017*

# Le temps d’avant…

Il est sympa ce petit mousseux saumurois. Il pétille gentiment et se boit sans déplaisir.

* A ta santé Franck et bonne retraite !

Ah depuis le temps qu’il rêvait de vacances perpétuelles ! C’est long une vie professionnelle passée dans un atelier de fabrication faussement artisanale de cassoulet castrogontérien. Il déteste le cassoulet ! Il le vomit !

* A votre santé à tous les collègues et encore merci pour les cadeaux.

\*

\* \*

Edouard Torlès, quatre-vingt-quatorze ans au compteur, ouvre la fenêtre de sa cuisine en bougonnant :

* Merde, j’ai encore oublié le gaz. Elle va finir par sauter la baraque. Boum ! Une belle mort finalement, sans ces maudits tuyaux qui vous défigurent la fin de vie. Et que ça saute ! Boum !

Son fils touchera l’assurance. C’est pour ça qu’on cotise toute sa vie, pour que ça pète !

Un mélange d’odeur de gaz et de cassoulet brûlé pollue les dix mètres carrés équipés avec une certaine modernité. Evier en résine anthracite, plaque de cuisson inox, meubles rouges et noirs, plan de travail en marbre berthevinois. La pièce de vie de ce pavillon de plain-pied n’est pas mal non plus : salon de cuir noir avec coin repas et meubles assortis, sans oublier l’écran large pour regarder « Questions pour un champion ». Un décor moderne qui tranche avec l’âge avancé de l’occupant des lieux.

Des coups violents sur la porte d’entrée font sursauter le vieillard :

« Monsieur Torlès ! Monsieur Torlès !

* Ne vous inquiétez-pas madame Laspic, je maîtrise la situation !
* Vous ne maîtrisez rien du tout ! s’énerve la voisine, une charmante jeune fille d’environ soixante-dix ans. Vous empestez tout le quartier avec votre cassoulet brûlé. En plus, ça sent le gaz…
* Occupez-vous de vos vieilles fesses, madame Laspic et allez voir ailleurs si j’y suis !
* Vous allez finir par tout faire exploser, grossier personnage ! Je vais prévenir votre fils de votre dangerosité potentielle…
* Ma dangerosité potentielle vous dit merde, madame Laspic. Je comprends mieux pourquoi votre mari a préféré le confort d’un cancer foudroyant à l’enfer d’une retraite en votre compagnie.

Tout en agitant sa jolie tête de sexagénaire, elle répond :

* Pauv’e type ! Que votre prostate vous étouffe le dernier soupir, vieux con !

\*

\* \*

Comme chaque matin depuis qu’il est en cessation d’activité, Franck Mignard pénètre dans la boulangerie de la petite ville de Saint-Berthe afin de s’offrir une croustillante baguette tradition. L’annonce scotchée devant la caisse attire son attention :

« Urgent, recherche aide à domicile. Se présenter chez monsieur Torlès, 12 rue des Fleurs fanées, Saint-Berthe. »

Franck sourit. Et voilà, le vieux a fini par accepter sa déchéance. Sa fierté dans sa poche, il mendie de l’aide. Qui va bien pouvoir accepter de bosser chez ce tyran ? Une idée lui traverse l’esprit. Il grignote un morceau de pain et sourit à nouveau. Il est content Franck, il a envie de sautiller sur les pavés comme un gosse en liberté. Il avale une nouvelle bouchée de pain. On n’imagine mal le pouvoir de nuisance d’un être humain désireux d’assouvir un besoin viscéral de vengeance. Il va souffrir l’ancêtre, il va pleurer sa mère ! Une pointe de haine lui égratigne les sentiments. Il serre les poings et finit par réduire en miettes la pourtant si délicieuse baguette.

Franck savoure sa solitude depuis son divorce. Il est bien dans cette vieille maison qu’il a relooké à peu de frais. Un coin de jardin pour les légumes, un chat gris comme un ciel mayennais, des plantes vertes. Sa pension de retraite lui permet de vivre dans un confort, certes modeste, mais suffisant à ses yeux. Pas d’envie, pas de frustration. De temps en temps, il invite une copine à manger et puis à dormir quand elle est trop fatiguée pour conduire. Comme il n’a qu’une seule chambre, ils se partagent la couette et font l’amour, comme ça, juste pour le fun. Il faut bien se distraire un peu.

\*

\* \*

* Bonjour monsieur Torlès, je viens pour l’annonce…
* C’est un travail de femme, aide à domicile. Je ne vais quand même pas confier ma lessive, mon repassage, l’entretien de ma maison à un homme.
* Pourquoi pas ? Je peux aussi m’occuper de votre jardin. Entre nous, il est vraiment à l’abandon. – Je sais, mais quand vous aurez mon âge… – Justement, je suis là pour vous aider.
* Et la cuisine, qui va me faire ma cuisine ?
* Moi ! Je suis un excellent cuisinier, enfin, c’est ce que me disent mes copines.
* A chacun sa manière de séduire, moi c’est ma virilité qui les fait fondre, les femmes !

Franck ne peut s’empêcher d’imaginer le vieux en train de draguer, tout en claudiquant des mots d’amour avec sourire abîmé par le temps. Pauvre con ! se dit-il. Après toutes ces années, il n’a pas changé. Un vieux coq déplumé, certes, mais toujours aussi vaniteux.

* Bon, je veux bien vous prendre à l’essai. Deux heures par jour, dimanche et jours fériés compris. Alors, ça vous va ?
* Ok pour deux heures par jour.
* Et vous êtes disponible quand ?

Franck regarde autour de lui. La pièce de vie réclame en urgence un toilettage intensif. Poussière épaisse sur les meubles, parquet synthétique fleuri de déchets divers, livres éparpillés sur le sol, plantes vertes à deux doigts de la déshydratation fatale. Dans la cuisine à l’américaine s’empilent des assiettes sales avec les reliefs des repas de la semaine.

* Je peux commencer maintenant, pas de souci.

Edouard Torlès pose ses fesses ridées dans un fauteuil et sourire narquois aux lèvres, il ordonne :

* Et bien, au travail jeune homme !

Alors, avec une énergie herculéenne, Franck Mignard envoie voler les poussières chez la voisine. Puis il sort de sa Dacia Sandero un énorme aspirateur aussi bruyant qu’efficace. Il se promet de passer ensuite le nettoie-vapeur, un appareil magique. Mais avant, il s’attaque à la pile d’assiettes. Evidemment, le vieux con n’a pas de lavevaisselle ! Pour de basses raisons idéologiques sans doute !

Après quelques grattages de casseroles victimes de dégâts collatéraux, un décapage au burin des deux poêles à frire et un rangement minutieux dans les jolis meubles rouge bolchevique, l’ordre règne enfin dans la maison Torlès.

* Il est onze heures, je peux vous préparer votre déjeuner, si vous voulez ?
* Vous êtes vraiment efficace, mais je ne connais même pas votre nom…
* Franck Mignard, monsieur.
* Vous demeurez à Saint-Berthe ?
* Oui, j’y habite depuis mon divorce.
* Moi ma femme est morte il y a quinze ans, c’est plus économique qu’un divorce, non ? Quoique, au prix des prestations funéraires…
* Vous avez des enfants ?
* Un fils de cinquante-huit ans que je ne vois plus depuis la mort de sa mère et c’est tant mieux. Et vous ?
* Non, pas d’enfant mais un chat…
* Ah les sales bêtes, je les piégeais autrefois. Mais de nos jours, on ne peut plus rien faire ! Et à part le ménage, vous êtes dans quoi ?
* Je suis en cessation d’activité monsieur.
* En retraite quoi, parlez simplement, on n’est pas à l’académie.

Franck ouvre le frigo, sort deux œufs, une tomate, une demi-tranche de jambon, un bocal de cornichons, un fond de pot de moutarde, deux pommes de terre cuites.

* Et vous voulez faire quoi avec ça ?
* Laissez-moi faire.

Et déjà l’œuf mijote sur le gaz pour durcir sa triste condition d’aliment pour ancêtre revêche. Le jaune du deuxième part en mayonnaise avec un peu d’huile et de vinaigre trouvés par hasard, dans un petit coin de meuble. La tomate se divise en morceaux réguliers et la demitranche de jambon s’effiloche comme un vieux pull des années trente. Franck rassemble les éléments de la recette dans un petit saladier en verre bon marché et ajoute les pommes de la planète et un cornichon coupés en rondelles. La mayonnaise lie le tout. Un tour au jardin pour glaner de la ciboulette et du persil pour la finition, après un dressage impeccable sur une assiette fraîchement désinfectée.

* Voilà, monsieur est servi ! s’exclame fièrement le dévoué domestique.

Il regarde le père Torlès sagement assis devant son assiette, la pointe d’une serviette en tissu basque coincée dans le col de sa chemise. Difficile de résister à l’envie de lui foutre la piémontaise dans la tronche. Pour se calmer un peu, il va préparer le dessert. Deux pommes un peu ridées traînent depuis des lustres sur le plan de travail. Une poêle sur le gaz, un peu de beurre, les fruits coupés en morceaux, un peu de sucre, une odeur de caramel. Servir aussitôt, flambé au rhum des îles lointaines.

* C’est vraiment délicieux, vous êtes un garçon précieux, vraiment, bravo !

Ah l’ordure, c’est bien la première fois qu’il me fait un compliment, bougonne en aparté le talentueux cuisinier.

* Merci monsieur, si vous le permettez, je vais m’occuper du jardin.
* Faites, faites, je vous en prie !

Dans le garage sans véhicule, une minuscule tondeuse électrique s’ennuie entre un tas de cartons et quelques outils de jardinage. Franck s’en empare et la promène énergiquement dans le petit terrain vague qui entoure le pavillon. Les hautes herbes sont fauchées impitoyablement et les fleurs de pissenlits s’évanouissent. La disparition soudaine de la savane permet de mettre en valeur une multitude d’arbustes d’ornements et fruitiers : camélia, oranger du Mexique, laurier, romarin, buddleia, fusain, hibiscus, tamaris, cassis, groseilliers, framboisiers, vignes etc… Des touffes de fleurs vivaces donnent un air de fête à l’ensemble. Quelques minutes de travail intensif et cet espace de verdure a retrouvé sa dignité.

* C’est Versailles ! s’émerveille Edouard, une larme au bord des cils.

\*

* + \*

Huit mois, huit mois déjà que Franck Mignard joue les aides à domicile modèles. Chaque matin, vers dix heures, il prépare le déjeuner et le dîner pour son employeur. Des bons petits plats variés, agrémentés de fruits rouges, de pommes et de poires rôties, d’herbes aromatiques du jardin, de salades gourmandes, de champignons sauvages, de tomates du potager, de poivrons, de courgettes… bref, un festival gastronomique. Et toujours cette phrase qui revient en boucle dans la bouche de Torlès :

* Qu’est-ce que je deviendrais sans vous, Franck ?

Pour la première fois de sa vie, Edouard éprouve de l’affection pour un être humain. Plus grave encore, une forte dépendance affective. Il guette à sa fenêtre l’arrivée de Franck. La tasse de café est déjà sur la table, avec le carré de chocolat noir et des biscuits à l’orange. Il est si heureux dans sa maison qui respire la propreté. Il passe de longues heures à flâner dans son jardin régulièrement entretenu. Il se surprend même à sourire à cette vieille folle de Laspic.

* Qu’est-ce que je deviendrais sans vous, Franck ?
* Tu le sauras bien assez vite, vieux con ! se dit le généreux garçon.

Un jour Torlès décide de doubler sa paie : deux mille euros pour soixante heures travaillées. Un salaire de cadre supérieur net d’impôt car non déclaré au fisc. De plus, il lui confie la gestion de ses comptes bancaires.

\*

* + \*

Ce matin-là, comme d’habitude, Edouard Torlès est à sa fenêtre pour guetter l’arrivée imminente de Franck. Dix heures trente, il n’est toujours pas là. Un empêchement de dernière minute, sans doute. A midi, il l’appelle sur son portable, mais pas de réponse. Il grignote un morceau de fromage et s’allonge sur son canapé. Il essaie de le rappeler en fin d’après-midi, toujours pas de réponse. L’inquiétude le ronge et se transforme très vite en anxiété. « Il est malade, c’est ça, il a dû attraper un mauvais rhume, mais bon, il pourrait prévenir, enfin… »

Le lendemain, Torlès sonne à la porte de la maison de Franck, aucune réaction. A l’aide de sa canne, il frappe sur les volets fermés. Il attend de longues minutes puis rentre chez lui, le cœur lourd, persuadé d’être abandonné par son cher Franck. « Il est parti en vacances, comme ça, sans prévenir ! » bougonne-t-il en boitant sur le trottoir. Le vieux cogite, se remémore leur dernière conversation. Il semblait bien énigmatique.

« Vous savez, monsieur Torlès, tout finit par se payer ! »

* Pourquoi me dites-vous cela, Franck ?

Pour toute réponse, il eut droit à un sourire enfantin.

\*

* + \*

A quelques années de la retraite, Antoine Torlès apprécie encore son métier de professeur de français. Evidemment, ses élèves sont parfois turbulents, inattentifs et préfèrent l’image à l’écrit. Mais il sait allier diplomatie et fermeté pour imposer l’étude des grands auteurs à ses collégiens. Il jongle avec la modernité et les textes classiques. « Chaque œuvre a son importance, aime-t-il répéter. Que l’on s’imprègne de rap ou de poésies du temps jadis, les mots restent des mots qui véhiculent l’émotion, mais aussi le plaisir. On ne peut apprendre dans la douleur, il faut simplement se laisser séduire, envoûter, dévorer par la littérature. »

Quinze ans qu’il n’a pas vu son père. Se revoir après toutes ses années, c’est absurde et douloureux.

* Bonjour monsieur Torlès. Docteur Tasard, gérontologue. Asseyez-vous, je vais vous expliquer la situation. – C’est grave ?
* Votre père est très faible. Il refuse de s’alimenter. Il est en pleine détresse. Nous l’avons mis sous perfusion mais il s’agite beaucoup. Sans l’intervention de sa voisine, on l’aurait trouvé mort dans sa cuisine.

Elle ajoute sur un ton méprisant :

Comment peut-on laisser son vieux père sans aide et sans soin ? Mais bon, ce n’est pas à moi de juger… Vous pouvez le voir, enfin, si ça ne vous dérange pas trop.

Il est là, couché sur son lit médicalisé, des tuyaux branchés un peu partout. Il dort ou il fait semblant.

* C’est moi, Antoine, tu me reconnais ?
* Oui oui, je te reconnais, je ne suis pas encore sénile, je te rassure !

Il ne sait pas quoi dire à son père. Il reste immobile, silencieux, le visage fermé.

* Tu es venu pour quoi ? Pour l’héritage ?
* C’est l’hôpital qui m’a prévenu… Ils m’ont reproché de t’avoir abandonné… – Les abrutis !
* Les enfants attendent dans le couloir, veux-tu les voir ?
* Non non, je déteste les gosses, tu sais bien… Antoine sourit :
* Ils sont adultes, ça grandit les enfants ! Ta petite fille approche de la trentaine, ton petit fils du quart de siècle… Et ta belle-fille est à la retraite…
* Ne me parle pas comme si j’étais un demeuré, insolent !
* Bon, je vais te laisser. On va chercher une maison de retraite pour t’accueillir, puisque tu ne peux plus rester seul chez toi. Salut…

Le vieux s’agite soudainement, tire sur ses tuyaux en marmonnant des injures.

* Je veux rentrer chez moi, passe-moi mes vêtements !
* A plus tard.
* Attend ! Appelle Franck !
* C’est qui celui-là ?
* Franck Mignard, le gars qui s’occupe de moi. Il est vraiment bien, efficace. Tu sais, je l’aime beaucoup. Je le considère un peu comme mon fils. Un fils dévoué, très manuel, bon cuisinier et respectueux. Un fils qui ne passe pas son temps dans les livres à rêvasser comme un adolescent boutonneux.
* Appelle le toi-même !

Edouard serre les poings et pleure comme un gamin à qui l’on refuse une friandise.

* Il ne me répond pas.
* Garde tes larmes pour ceux qui ne te connaissent pas. Je vais l’appeler ton Franck !

Assis devant une table basse surchargée de revues datant du siècle dernier, Antoine soupire, brutalement envahi par la fatigue. Franck Mignard ne veut plus travailler pour son père. Il ne passera même pas le voir à l’hôpital. Il refuse de donner la moindre explication. Quant à son affection, il n’en veut pas. Il lui souhaite seulement de vivre le plus longtemps possible pour bien souffrir de son absence. « Qu’il aille au diable ! » a-t-il ajouté en coupant la communication.

Le déjà vieux professeur de français d’un collège réputé de Rennes regarde sa femme et ses enfants, la gorge serrée, les yeux humides :

* Ah putain, si vous saviez comme je vous aime tous les trois ! Vous m’emmerdez ! Ah ça oui, vous m’emmerdez souvent ! Mais c’est tellement bon d’être emmerdé par ceux qu’on aime.
* Rentrons chez nous, lui dit sa femme. Je vais conduire. Finalement, ce n’était peut-être pas une bonne idée de venir.
* Je vais quand même le prévenir, je ne serais pas long.

Un bruit de chasse d’eau, un juron, la porte des toilettes s’ouvre :

« Ah t’es là ? Alors, il a dit quoi ?

* Il a dit « Qu’il aille au diable ! »

Le vieux pousse violemment son pied à perfusion. – Mais pourquoi bon dieu, pourquoi ?

* Il ne m’a pas donné d’explication…
* Ah je sais ! J’ai oublié son chèque. Passe-moi ma sacoche. Tu peux le remplir, je ne sais plus où sont mes lunettes ?
* Combien ?
* Un mois à soixante heures… deux-mille euros.

Le grand âge aurait-il guéri le vieil Harpagon de son avarice chronique ? s’interroge Antoine.

* Voilà, tu n’as plus qu’à signer.
* Tu peux lui porter ce soir ? Il habite Saint-Berthe, à deux rues de chez moi. C’est surement un malentendu. Il va revenir…
* Entre nous cher père, je te pensais incapable d’aimer quelqu’un, comme quoi… Bon, j’y vais… – Antoine !
* Oui ?
* Je voulais te dire… Tu n’es pas obligé de revenir…
* J’en avais bien l’intention !

En retrouvant sa petite famille, Antoine soupire tristement. Il n’a qu’une hâte, rentrer chez lui et boire un verre en regardant une série idiote à la télé. Plus c’est con, plus ça réconforte ! Il sait qu’avec son père, il n’y aura pas de happy-end. On ne pardonne pas à un monstre.

Son fils lui pose une main amicale sur l’épaule :

* Si on se faisait un p’tit resto ? C’est moi qui régale !
* Ah non, proteste sa sœur, on partage !
* Merci les enfants, mais je suis un peu fatigué et je dois passer chez Franck Mignard, l’aide à domicile du grandpère…
* On va siroter un petit cocktail en t’attendant, ne t’inquiète pas. Pour une fois que les enfants nous invitent, c’est si rare, plaisante la mère.
* Bon, d’accord, mais ce sera un menu gastronomique, avec foie gras et cailles rôties aux fruits rouges, déclare le père.
* Beurk ! Pour moi, ce sera un hamburger berlinoise, c’est plus raffiné, ironise le fils.
* Avec des frites, un tas de frites, ajoute la sœur.

\*

* + \*

Un gros matou grisonnant semble monter la garde devant la porte entrouverte. Une appétissante odeur de sauté d’agneau à l’orientale chatouille affectueusement les narines d’Antoine. Un coup de sonnette, une voix :

* Entre ! Alors tu es venue finalement ? Tu vas pouvoir goûter à mon tajine ! Sans me vanter, il est à tomber !
* Bonsoir monsieur Mignard, désolé de vous déranger…
* Oh pardon, j’ai cru que c’était une copine…
* Je m’appelle Antoine Torlès, je suis le fils d’Edouard Torlès pour qui vous avez travaillé huit mois.
* C’est vous que j’ai eu au téléphone ?
* Oui.
* Je crois qu’on s’est tout dit, non ?
* Oui, oui. Mais mon père est bouleversé par votre départ. Il refuse de s’alimenter, il est très déprimé. Il pleure…
* Non ? Torlès pleure ? Un spectacle que je regrette d’avoir raté. Je lui manque, il s’est attaché le pauvre homme. Faut dire qu’il a eu droit au grand jeu ! Ménage impeccable, cuisine de gastronome, conversation de haut niveau. J’ai même lu du Flaubert pour lui plaire à l’ancêtre.
* Pourtant, mon père déteste parler littérature…
* Avec vous, peut-être, mais pas avec moi. On échangeait sur les grands auteurs, il me prêtait des tas de livres. Ils sont là, sur l’étagère.

Le chat se frotte amicalement contre les mollets du visiteur. Antoine ne peut s’empêcher de caresser l’animal.

* Il s’appelle Léopold. Asseyez-vous et dites-moi ce que vous voulez.

Il ouvre le réfrigérateur, sort deux bières.

* Vous voulez un verre ?
* Non, ça va aller…
* Mon père ne comprend pas pourquoi vous l’avez laissé tomber, comme ça, brutalement. Vous vous entendiez si bien !
* Et vous ?
* Moi ?
* Vous vous entendez bien avec votre père ?
* Pas vraiment, je dois bien l’avouer.
* Moi, je ne le déteste pas, je le hais ! De le voir heureux, si satisfait de mes services, dévorant avec appétit mes bonnes recettes de cuisine, ça me rendait intérieurement fou de rage. Mais il fallait le ferrer le vieux, le rendre dépendant affectivement. Quand j’ai senti la bête prise au piège par mon apparente tendresse, je me suis envolé, évaporé de sa vie avec un plaisir inavouable. Je ne répondais pas à ses messages désespérés mais en revanche, je les ai enregistrés en souvenir.
* Pourtant, il vous payait bien…
* Ah oui, votre père n’est pas avare avec le prolétaire, c’est clair.

Antoine pose le chèque de deux mille euros sur la table et se lève.

* Avant de partir, j’aimerai bien savoir pourquoi vous le détestez à ce point ?
* Et vous, pourquoi avoir attendu quinze ans pour le revoir ?
* Ok, désolé de vous avoir embêté. Il ajoute, les yeux mouillants : Merci d’avoir si sévèrement puni mon père.

Franck décapsule deux autres bières.

* Rassied-toi Antoine ! T’as dû en chier aussi !

Surpris par cette familiarité soudaine, le prof de français obéit et reste silencieux.

* Bois ta bière, je vais t’expliquer.

Franck Mignard se lève et va farfouiller dans un tiroir.

Il en sort une photo qu’il tend à Antoine.

* Le mec en blouse grise, tu le reconnais ?
* Oui, c’est mon père.
* Je suis ici, le petit môme fragile de neuf ans. A ma gauche, c’est mon meilleur pote. C’était la bête noire, le vilain petit canard. Tout était bon pour le frapper. Il allait chercher docilement sa paire de gifles, les mains derrière le dos, ses joues offertes au maître d’école. Comment peut-on imaginer transmettre le savoir par la violence ? Ah « Le dormeur du val » ! Malheur à qui trébuchait sur le moindre pied du poète ! Il avait droit à la danse indienne : des coups de règle sur les cuisses. Et ces punitions collectives absurdes ! Le nez collé au mur des fusillés, les condamnés recevaient des coups, encore des coups ! Le mur des fusillés ! C’est comme ça que l’instituteur appelait ce rituel barbare. Pauvre type ! Il aimait nous voir trembler sur son passage dans l’allée. Une tâche d’encre sur le cahier, un porte-plume sur le sol, une leçon oubliée, un chuchotement presque inaudible déclenchaient des représailles douloureuses et humiliantes ! Pauvre type ! Pauvre type !

Ils effleurent de l’index quelques visages juvéniles :

* Ils ont tous été battus. Même le premier de la classe se prenait des trempes !

Bon, tu veux une autre bière ?

* Non merci, ça va aller. Tu sais Franck… Il hésite, – Tu sais quoi ?
* Je veux dire que moi aussi, j’ai reçu largement ma part de trempes … Il continue d’une voix à la fois honteuse et éteinte :

… et ma mère aussi.

Il se lève, tend la main à l’ancien élève de son père et se dirige vers la porte, comme libéré.

« Oui, je te le redis Franck, merci d’avoir si durement puni mon père !

* Attends, t’oublies ton chèque !
* Il est à toi.
* Et j’en fais quoi ?
* Et bien, tu l’encaisses ! s’agace brutalement Antoine.

Franck retourne fouiller dans son tiroir et sort sept chèques qu’il jette sur les braises rougeoyantes de la cheminée. Il s’empare du huitième qui subit le même sort.

* Je ne veux rien lui devoir au vieux con !

Antoine sourit :

* Je devrais peut-être refuser son héritage ?
* Au fait, tu fais quoi comme taf ?
* Je suis prof de français.
* Ah bon ! Et tes élèves sont sages ?
* Ils sont turbulents et rêveurs, parfois insolents et inattentifs, mais bon, je les aime bien quand même !

Franck s’emporte :

* Quand je parle de la maltraitance à l’école dans les années soixante, tout le monde s’en fout ! C’était les années bonheur, il ne faut pas contrarier les clichés, les « C’était mieux avant ! »

Mais d’entendre dire que de nos jours, ce sont les élèves qui frappent les profs, ça me rend furieux !

* Oui bien sûr, je te comprends, c’est idiot. Rassure-toi, je ne suis pas un prof battu. Et puis, les instituteurs n’étaient pas tous des monstres… comme mon père.
* Je sais bien Antoine. Mais pourquoi la société n’a jamais dénoncé ceux qui se comportaient en bourreau avec leurs élèves ?
* Je n’en sais rien. Il y a des pages qui se tournent et qu’on ne relit jamais. C’est comme ça !

\*

* + \*

Près du corbillard, Franck aperçoit Antoine et sa famille entourés de quelques habitués des rites funéraires. Le glas pétrifie les vivants en les invitant à venir nombreux à la cérémonie.

« Bonjour madame Laspic !

* Bonjour monsieur Mignard, vous n’allez pas à l’enterrement ?
* Ah non, madame Laspic, je n’ai pas l’ temps, je suis en retraite !

*Jean-Pierre Georget, septembre 2018.*

# Disparition extraordinaire

Maximilien Sakré dirige d’une main d’acier la grosse entreprise que sa famille possède depuis plus d’un siècle. Basée dans une contrée sauvage de la Mayennie-Centrale, elle prospère un peu partout dans le monde.

Comme tous les soirs, avant de quitter son bureau de verre et de diamants synthétiques, Maximilien regarde la photo de sa vieille maman avec un sourire à la fois attendri et mélancolique.

Comme tous les soirs, avant d’aller dîner avec sa dévouée secrétaire, il rend visite à la vieille dame en fin de vie et lui répète :

« Maman, tu sais bien que tu ne supportes plus le moindre déplacement. Non, ce ne serait pas raisonnable. Il faut te reposer. »

Comme tous les soirs, elle lui répond :

« Je vais bientôt me reposer définitivement mon fils !

Un peu plus tôt, un peu plus tard…

Je serai si heureuse, si heureuse… » !

Max caresse le visage ridé de sa mère et lui murmure :

« A demain… »

***Palais de l’Elysée, matin du 13 octobre :***

Pâle comme un fromage blanc, le secrétaire général de la présidence cache mal son anxiété en ordonnant :

« Il faut réveiller le président immédiatement ! »

Mais déjà les chaînes d’informations continues crépitent la terrible, l’incroyable, l’épouvantable nouvelle. Les parisiens, à peine sortis de la couette, plongent dans l’horreur. Ils se frottent les yeux, pensent qu’ils cauchemardent, mais la terrible réalité s’affiche avec brutalité. Le pays tout entier est figé par une stupeur collective. La nouvelle fait le tour du monde à la vitesse de la lumière. Les chefs d’état du monde entier expriment leur soutien, leur compassion au peuple de France. Bien-sûr, les spécialistes et les experts confirmés radotent leurs certitudes dans les médias. Les journalistes s’enflamment, débattent, s’agitent, accusent… L’opposition pointe du doigt la faiblesse du pouvoir. C’est à celui qui parlera le premier.

Une phrase revient régulièrement dans toutes les bouches :

« Comment est-ce possible ? »

« Des témoignages poignants, juste après la pub », promet le présentateur de BFM TIVIOU.

Alors, devant les caméras de télévisions du monde entier défilent des petites gens bien ordinaires :

* Et dire qu’hier elle était là, à nous regarder, à nous protéger, à nous représenter, pleure une vieille dame en serrant son caniche dans ses bras tremblants.
* Il faut nous battre contre le terrorisme, ne pas céder ! Même pas peur ! s’emporte un jeune homme en formant le V de la victoire d’une main droite déterminée.
* Nous sommes allés la visiter au début de notre séjour, elle était si belle, si forte aussi. Elle va nous manquer, elle va manquer au monde entier, déclare un touriste, la larme au bord des cils.

***Palais de l’Elysée, matin du 13 octobre :***

Entourés par une armée de conseillers, le Président peaufine son intervention télévisée. Il faut rassurer les citoyens, répondre à l’opposition, appeler à l’unité nationale, ne pas céder à la panique, faire face, oui faire face, mais comment ? L’énigme semble insoluble, les services secrets décontenancés, le gouvernement abasourdi, le pays sous le choc. Comment est-ce possible ? Pas de trace d’explosif, elle a disparu silencieusement dans la nuit noire d’un mois d’octobre, sans laisser le moindre indice. Une disparition extraordinaire !

« Place au direct, hurle le présentateur de BFM TIVIOU ! Le Président va intervenir dans quelques secondes ! »

Le discours du chef de l’état est à la fois ferme, émouvant, déterminé et combatif.

Il ponctue son intervention :

« Nous avons perdu une vieille amie, une compagne… Mais nous saurons faire face à ce nouveau défi ! L’enquête progresse et je peux déjà vous promettre que les coupables seront bientôt hors d’état de nuire ! Vive la République, vive la France ! » Le ministre de l’intérieur bougonne :

* L’enquête progresse, l’enquête progresse ! C’est plus facile à dire qu’à faire !

On est dans le brouillard, dans la mouise, au bord de la panique ! »

* C’est le rôle du Président de rassurer ! Débrouillez-

vous comme vous voulez, avec les moyens que vous voulez, mais je veux qu’on la retrouve, ordonne le chef suprême !

\*

* + \*

Maximilien Sakré regarde avec émotion sa vieille maman qui semble dormir sur son lit médicalisé.

Qui pourrait deviner que cette dame fragile a fait trembler bon nombre de têtes pensantes quand elle était à la tête de l’entreprise ? On craignait ses colères mais aussi son humour sarcastique et cette faculté qu’elle avait de manipuler les cerveaux pourtant bien formatés des cadres supérieurs. La dame de fer, son surnom, régnait en monarque absolu et ses décisions étaient sans appel.

Maximilien pense à son père qui, jusqu’à sa mort, a toujours refusé de se mêler des affaires de la famille. Un doux rêveur un rien philanthrope, passionné de pêche à la ligne. Ces deux êtres si différents se sont pourtant supportés pendant plus de soixante ans.

* Maman, réveille-toi, j’ai une surprise pour toi !
* Ah enfin, je vais pouvoir la revoir une dernière fois !
* Non maman, tu restes dans ton lit, tu ne bouges pas surtout !
* Si je dois rester couchée, je n’en veux pas de ta surprise, laisse-moi tranquille mon fils !

Max hausse les épaules et pousse le lit à roulettes dans un grand et luxueux salon avec baie vitrée donnant sur un immense parc planté à l’anglaise.

* Ouvre les yeux et regarde maman ! Elle est là, rien que pour toi !
* Oh mon Dieu, comment est-ce possible ?
* Tout est possible, maman, quand on s’en donne les moyens, tu le sais mieux que moi, non ?

Délicatement posée au milieu du parc, la Dame de fer, volée sans scrupule aux parisiens, ramène à la vie la vieille dame qui pleure de joie !

* Oh merci mon fils, j’avais tellement envie de la revoir avant de mourir ! Oh comme elle belle, comme elle est belle ! La Tour Eiffel dans mon jardin, rien que pour moi. Tu es fou, complètement fou !

Alors, comme par enchantement, elle se lève et réclame sa canne en disant :

* Je veux la voir de plus près, c’est vraiment la vraie ?
* Oui, elle est entourée de miroirs et nous sommes les seuls à pourvoir l’admirer. Comme cela, personne ne peut venir te la reprendre ! J’ai une confiance absolue dans l’équipe qui a assuré le démontage de la tour. Faut-dire qu’une forte prime avec promesses de promotions encouragent le dévouement, la fidélité, la discrétion.
* Tu es complétement fou ! J’ai faim, mon fils, j’ai faim de vie aussi !

Les yeux mouillants d’émotion, Maximilien prévient les cuisines que madame s’alimente à nouveau et qu’elle réclame son magret de canard à l’orange avec sa julienne de carotte, ses fèves fraîches et ses boules d’avocats marinées dans un jus de citron vert adouci d’huile d’olive.

* Comme vin, un Champigny, restons raisonnable, mon fils !

Puis elle ajoute, soudain inquiète :

* Cette disparition extraordinaire doit-être un sacré choc pour les parisiens, la France, le monde entier…
* Tu sais maman, ce n’est jamais qu’un vulgaire tas de ferraille alors…

Prise d’une soudaine colère, la mère du plus grand chef d’entreprise d’Europe, saisit l’oreille de son rejeton et menace, en le houspillant, de le mettre au coin.

Il éclate de rire. Lui, l’un des hommes les plus puissants de la planète, puni comme un gamin dissipé.

* Ah maman, comme je suis heureux de…
* Tais-toi, vilain garnement, la Tour Eiffel, un tas de ferraille ? Parler comme cela du plus beau monument du monde, tu devrais avoir honte mon fils !
* Pardonne-moi maman, s’excuse-t-il en se massant dignement l’oreille.

\*

* + \*

L’affaire Eiffel plonge le pays dans un climat délétère. Les français deviennent paranoïaques et cherchent des responsables. Dans les médias, les politiques de tous bords sont traités d’incapables et la théorie du complot est dans toutes les interviews, dans tous les débats. On accuse les russes, les américains, les pays arabes et même les extraterrestres. L’autorité de l’état est remise en cause. Le gouvernement est violemment attaqué à l’assemblée nationale par les députés qui subissent la forte pression de leurs électeurs. Des manifestations spontanées bloquent la circulation automobile dans les villes. Les entreprises tournent au ralenti car beaucoup de salariés ont peur de sortir de chez eux. Une semaine après la disparition de l’imposante signature de Paris, la république semble glisser inexorablement vers le chaos.

\*

* + \*

Assise devant la large baie vitrée de son luxueux salon, l’ancienne dirigeante du groupe SAKRE regarde avec tristesse sa vieille compagne de fer.

« On va devoir se quitter ma pauvre chérie, c’est dommage, mais il faut savoir faire des sacrifices. »

On ne peut pas laisser le pays se noyer dans l’anarchie ! Ce n’est pas très convenable !

Son imbécile de fils ne va pas tarder à arriver avec son sourire niais de gamin facétieux. Comment a-t-elle pu rater son éducation à ce point ? Le voilà devenu voleur, délinquant ! Avec son initiative démentielle, il met en péril l’entreprise construite pierre par pierre par ses aïeux. Elle va devoir, une fois de plus, le recadrer avec la fermeté d’une mère malgré tout aimante.

* Bonsoir maman, je te trouve bien tristounette ce soir.
* Maximilien, ma décision est irrévocable, tu dois rendre la tour Eiffel aux parisiens.
* Mais maman, c’est impossible, nous avons pris un risque énorme et mes collaborateurs refuseront de me suivre une deuxième fois dans cette aventure.
* Réunis l’équipe entière dans la grande salle des cérémonies, je vais leur parler !

Debout sur la scène de la salle des cérémonies, appuyée sur sa canne en ébène, la vieille dame fait dignement face aux visages hostiles des collaborateurs de l’entreprise. Tout le gratin est présent : directeurs généraux, cadres supérieurs, cadres moyens, petits cadres, agents de maîtrise, techniciens et bien-sûr les opérateurs. Elle va devoir les flatter pour les convaincre, les câliner mais aussi, les menacer. Car ils sont tous coupables d’action criminelle contre la république. Ils risquent la prison à vie ! D’abord remercier chaleureusement en versant une larme d’émotion, puis gronder gentiment et pour finir, ordonner de remettre sur le champ de Mars, la pauvre vieille dame de fer complètement déboussolée par sa brutale délocalisation.

Finalement, son discours est ponctué par une explosion d’applaudissements enthousiastes.

* Tu vois mon fils, ce n’est quand même pas compliqué de se faire obéir ! Allez hop, au travail ! Dans la discrétion, évidemment !

\*

\* \*

Rouge comme un vin de Loire, le secrétaire général de la présidence cache mal sa joie en ordonnant :

« Il faut réveiller le président immédiatement ! »

Mais déjà les chaînes d’informations continues crépitent l’incroyable bonne nouvelle. Les parisiens, à peine sortis de la couette, plongent dans un bonheur retrouvé. Ils se frottent les yeux, pensent qu’ils rêvent, mais la réjouissante réalité s’affiche avec fierté.

Le pays tout entier est figé par une jubilation collective. La nouvelle fait le tour du monde à la vitesse de la lumière. Les chefs d’état du monde entier expriment leur joie au peuple de France.

Certes, les journalistes s’enflamment, débattent, s’agitent, mais l’opposition s’habille de silence. C’est à celui qui parlera le dernier.

Une phrase revient régulièrement dans toutes les bouches :

« Comment est-ce possible ? »

« Place au direct, hurle le présentateur de BFM TIVIOU !

Le Président va intervenir dans quelques secondes ! »

Assis devant le drapeau français et européen, sa lessive de blanc de la semaine étendue sur une corde à linge dorée à l’or fin, le Président, imprégné de gravité mais l’œil rieur, entame une allocution qui le conduira à sa réélection définitive pour cinq longues années au minimum.

Evidemment, le monarque républicain remercie le ministre de l’intérieur et ses services pour leur efficacité. Grâce à leur détermination sans faille, ils ont rendu au peuple de France, le monument le plus célèbre du monde.

Il remercie les français pour leur courage, leur calme, leur unité pendant cette crise qui marquera l’histoire de la République.

Il remercie l’opposition pour son silence exprimant ainsi son désir de cohésion nationale.

Il remercie le gouvernement et son premier ministre.

Enfin, il se remercie lui-même pour son sang-froid et son professionnalisme face à l’adversité.

L’hymne national retentit et la nation entière, debout derrière son Président, chante avec ferveur le chant guerrier.

Alors, avec une agilité quasiment olympique, les sondages montent, montent pour atteindre des records jamais égalés depuis Clovis.

\*

\* \*

Comme tous les soirs avant de quitter son bureau de verre et de diamants synthétiques, Maximilien regarde la photo de sa vieille maman avec un sourire à la fois attendri et mélancolique.

Comme tous les soirs, avant d’aller dîner avec sa dévouée secrétaire, il rend visite à la vieille dame dont la santé décline à nouveau et lui répète :

« Maman, tu sais bien que tu ne supportes plus le moindre déplacement. Non, ce ne serait pas raisonnable. Il faut te reposer. »

Comme tu les soirs, elle lui répond :

« Je vais bientôt me reposer définitivement mon fils !

Un peu plus tôt, un peu plus tard…

Je serais si heureuse, si heureuse… » !

Max caresse le visage ridé de sa mère et lui murmure :

« Je vais voir ce que je peux faire, mais je ne te promets rien… »

Il sort en silence, l’air soucieux, en soupirant son anxiété.

Dès qu’elle entend gronder la rutilante Porsche de son fils unique, elle saute prestement de son lit et court vers le luxueux salon, en oubliant sa canne en ébène. Son vieux nez collé contre la baie vitrée, la désormais centenaire chuchote :

« Bien plantée au milieu du parc, c’est clair qu’elle aurait de la gueule la statue de la liberté ! »

*Jean-Pierre Georget, juillet 2017*

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

194 avenue du Président Wilson – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 Mail : client@edilivre.com

www.edilivre.com



Tous nos livres sont imprimés dans les règles environnementales les plus strictes

Tous droits de reproduction, d’adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-414-34854-1

ISBN pdf : 978-2-414-34855-8

ISBN epub : 978-2-414-34856-5 Dépôt légal : mai 2019

© Edilivre, 2019

*Imprimé en France, 2019*